

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

L'exil permanent

Nicolae Popescu

Volume 33, Number 1 (193), February 1991

Façon de lire

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31981ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Popescu, N. (1991). L'exil permanent. *Liberté*, 33(1), 66–74.

NICOLAE POPESCU

L'EXIL PERMANENT

Faut-il lire? Étrange question que celle-ci. À chacun, en effet, la liberté de répondre à sa guise. Notre époque se chargera aussitôt d'absoudre, dans son indifférence la plus rigoureuse, l'une ou l'autre des réponses logiquement envisageables. Mais cette question d'apparence suspecte, inabordable, et même, à la réflexion, insoluble, semble toutefois plus légitime que sa propre négation. Se poser la question contraire serait un absurde pléonasmе en regard du fait que la lecture, ou la nécessité de la lecture, n'a jamais autant souffert du paradoxe auquel la confronte aujourd'hui la difficile modernité. Jamais il n'y a eu autant de papier imprimé, jamais autant de signatures apposées, autant d'énergie dissipée, et pourtant, malgré cette immense consommation, ce spectacle du verbe dont nous sommes les involontaires témoins, et auquel nous participons parfois, la sentence se doit de tomber, *on ne lit pas*. «Faut-il lire?» implique nécessairement et sur le mode le plus urgent cette constatation première, celle, inavouable et affligeante, de la non-lecture.

J'étais, il y a un temps déjà, présent parmi un groupe d'exilés. Ce genre de rassemblement a la particularité de réunir et d'exacerber à la fois une grande tristesse, émanation concertée de la nostalgie, au sens le plus littéral du mot, le retour de la douleur, celle palpable de l'éloignement physique du pays, ainsi qu'un rétrécissement parallèle et paradoxal des possibilités de la parole. Curieusement, dans

un lieu où tous se rassemblent afin de diversifier et de multiplier les voix au chapitre — et ce à l'intérieur du système le plus logocentrique par définition, puisqu'en exil la patrie est la langue, et celui qui dit, celui qui fait — on assiste à une répétition du même, à une reprise de l'identique parole, qui se double d'un fâcheux mais conséquent refus de l'altérité, de la figure même de l'autre, de celui dont l'origine, le port et les mots dépareillent l'unanime assemblée. À choisir entre la cadence du tambour et le tintement du diapason, je préfère la virtualité du second à la platitude achevée du premier. Étant donc d'un exil autre que celui de mes compatriotes, j'essayai de leur faire comprendre qu'à leur différence je me trouvais en exil permanent. Qu'à jamais je me retrouvais coincé entre deux identités auxquelles je n'avais pas droit. L'une que je ne pouvais réaliser, mais que j'appréhende quotidiennement dans un imaginaire nourri d'une langue, d'une culture et de livres qui me sont à la fois intimes et étrangers, espace rêvé à des kilomètres de distance du pays réel; et l'autre que je refuse depuis mon enfance, cette étiquette moderne et nord-américaine, qui ne m'a jamais attiré ni satisfait. Comment concevoir alors une marge, un interstice, une voie praticable entre ces deux néants, qui permette de prendre position, de baliser le parcours et de me mouvoir, sinon à travers et autour des lignes du texte? Le livre et sa lecture, comme méthode de vie et de survie, comme permanence, dans un monde caractérisé par le changement, la rapidité et l'instabilité.

Trois anecdotes. Un compatriote m'a avant tout reproché ma sévérité à l'égard des quotidiens, source unique de ses lectures, et bien suffisante, selon lui, au plein d'information qui lui est aussi nécessaire que son pain de tous les jours. Information dont serait dépourvu tout le reste qui ne serait en toute futilité, on l'aura compris, que littérature. Ce concept d'information et le texte qui le sous-tend quotidiennement m'ont toujours paru suspects. Comme si l'on devait

symétriquement admettre qu'il y aurait moins d'information dans un roman de Tolstoï, parce qu'on en trouve tous les matins, entre le café et la douche, sur les salissantes pages d'un journal... La logique immanente à ce raisonnement, et je m'excuse de la platitude, est que la rapidité d'assimilation et la possibilité même de l'oubli — on ne relit pas un journal, toute information est permutable, sa teneur comptant moins que son actualité — sont de loin préférables à la perte qu'implique la lecture d'un roman, par exemple. Ce raisonnement n'est pas tant causal que symptomatique de ce que j'ai nommé plus haut la non-lecture. Mon compatriote ne se rend manifestement pas compte que toute lecture est une perte, et qu'entre deux abîmes il ne faut pas choisir le moindre, mais bien le gouffre le plus saisissant. J'avoue en toute candeur que je n'ai jamais touché à Proust de ma vie. Son esprit, si peu balkanique, m'a toujours rebuté. Il n'empêche que, dans l'opposition rapidité-lenteur dont traite Calvino dans ses *Leçons américaines*, je reconnais l'immense territoire qu'offre Proust à ma vue, contrée que je ne saurais saisir d'un seul regard, itinéraire tortueux mais nécessaire qu'il me faudra un jour, l'âge aidant, parcourir. Toute lecture est perte, oubli permanent, parcours accidenté à réemprunter, à recréer à sa mesure, au rythme trébuchant des phrases et de son souffle. Voilà comment on se forme. Là, au sein de la lecture la plus intime, la plus minutieuse, réside la véritable information, celle qui ne peut être nommée, mais qui forme et informe, dans un va-et-vient continu, le texte et son lecteur.

Mes compatriotes se sont ensuite montrés curieusement plus affectés par l'usurpation dans le pays natal d'un pouvoir qui ne saurait aller ailleurs que là où il a toujours résidé, par la continuation donc d'un totalitarisme qui en est venu à frapper leurs propres esprits, que par la destruction scandaleuse et injustifiable d'un pan entier de la Bibliothèque universitaire de Bucarest. Dans un lieu où en 1930 se tenaient des séminaires sur Kierkegaard, alors qu'à

Paris à la même époque ce nom était toujours inconnu, ont été détruits irrémédiablement une somme de documents, d'archives et d'incunables datant d'il y a quatre siècles. Le spectre d'Alexandrie, ou encore de ce que Borges avait apocalyptiquement imaginé, l'effacement planétaire de toute trace livresque, m'avaient effleuré l'esprit. C'est sans raison, par pure folie, dans un cauchemar insurrectionnel sans queue ni tête, que fut perdu ce qui constitue à la fois la mémoire vive d'une culture, et le noyau de ses possibilités futures. La barbarie devient tangible dès lors que le livre et le silence qui lui est consubstantiel ne sont plus escomptés que fraction négligeable, épiphénomène soumis aux aléas des comportements et des goûts les plus déplacés, archaïsme relégué aux oubliettes d'un temps révolu qui ne connaissait pas la marche de l'Histoire et de son oppressante et bruyante actualité.

Enfin, un prêtre est venu me voir pour me dire qu'il avait détecté dans mon discours des accents dangereusement cioraniens. Je ne sus tout d'abord si je devais prendre la chose pour un compliment, puisqu'il s'agissait non pas tant d'un auteur de prédilection que d'un célébrité exilé au sein même de la littérature. Le prêtre, sûr de son rôle et de sa mission, continua en me reprochant mes subtilités (preuve qu'elles ne lui échappaient pas), un certain défaitisme (qu'il suffisait pourtant de constater, pour le cueillir) et mon désespoir si peu orthodoxe; il termina en faisant un éloge du sacrifice et du sang compris comme condition et ciment à toute rédemption. J'eus la tentation de lui demander combien de gouttes il avait lui-même versées, mais étant d'un naturel poli, je me contentai de lui sourire. Ensuite, quand il se fut éloigné, je ne pus m'empêcher de penser au Christ en croix. Où ailleurs retrouve-t-on l'union aussi intime du sacrifice, du sang et du désespoir le plus profond que chez Celui qui s'écrie au moment de rendre le souffle: «Eli, Eli, lamma sabacthani»? Cela, il va sans dire,

je ne l'avais jamais vécu, personne ne me l'avait enseigné (cela s'enseigne-t-il?), en revanche, je l'avais lu, lu et relu.

Trois livres, en autant que je puisse juger, ont été, dans mon enfance et mon adolescence, capitaux pour ma formation. Le premier est la Bible. Cela peut paraître étrange pour un enfant des années soixante. Il n'empêche que j'avais pris l'habitude, sans trop savoir pourquoi et sans que personne ne m'y obligeât, de parcourir à intervalles réguliers les textes des deux testaments. En tout premier lieu, dans une bible française préfacée par le cardinal Liénart, qui allait faire les délices de mes années secondaires passées chez les jésuites, ensuite, dans une bible roumaine en édition d'exil, puis enfin, dans la vulgate, étant entre temps devenu terriblement sérieux... Je redoublais d'ardeur dans ces moments de vacances qu'étaient les périodes précédant Noël et Pâques. Je comprenais ces événements à la lumière de mes lectures. Le faste cérémonial orthodoxe prenait une signification tout autre quand je le mettais en parallèle avec ce que j'avais moi-même lu la veille des offices et des messes. Je reconnaissais ce qui m'était lu dans l'enceinte de l'église, à l'exacte mesure de ma compréhension textuelle. La *Généalogie* tirée de Matthieu, le premier de l'an, les premiers versets de Jean, dans la nuit de Pâques, et le bouleversant «Aujourd'hui s'est suspendu sur le bois, Celui qui a suspendu le ciel sur la terre» de l'office du Jeudi saint, tout cela m'aurait semblé vide et approximatif sans l'information et le soubassement de mes lectures préalables. Je me surprénais moi-même à m'émouvoir à la relecture de ces textes, non pas tant des choses que je connaissais déjà, mais de l'émotion que j'appréhendais, qui allait survenir et me ravir. Avant la lettre, c'était déjà ce que Barthes allait nommer, en le décrivant d'une manière plus crochue, le plaisir du texte.

Le deuxième livre fut une lecture estivale que m'a offerte mon père, à l'âge de douze ans. *Robinson Crusoe*. Je me rappelle qu'il me fut d'un parcours exigeant. Par sa lon-

gueur et l'absolue solitude qu'il mettait en œuvre, ce livre m'agaçait. J'arrivais mal à comprendre où cela pouvait bien mener, et quel intérêt il y avait à suivre les singulières péripéties d'un être isolé de tout contact. À l'âge où le jeu synthétise tous les possibles, je m'étais astreint à une lecture dépourvue de joie. Ce n'est qu'avec l'arrivée de Vendredi que j'eus l'impression de comprendre la nature de mon effort. J'avais été en somme récompensé par l'apparition de l'indigène, par cette communauté qui s'établissait sur l'île, pour la solitude de ma propre condition face au livre, pour l'exil auquel j'avais moi-même consenti, et qui trouvait maintenant sa résolution dans cette nouvelle affection face au texte. Tout comme Robinson, j'avais vécu seul, lui sur son île, et moi dans le livre. J'avais eu alors la révélation bien naïve mais précocément juste, au sein même de ce mimétisme qui avait douloureusement informé ma relation au roman, que la lecture était un acte de séparation, de divorce du monde, et qu'il fallait en payer le prix. Jusqu'alors la lecture m'avait renvoyé au monde, dorénavant un espace nouveau, singulier, apeurant et vierge s'ouvrait devant moi.

Lors du Noël de mes quatorze ans, mon père m'offrit *L'Idiot*. Je ne voudrais évoquer de ce roman, assurément avalé de travers, que l'incipit et le personnage du Prince. Un monde confus se présentait à mes yeux, des comportements étranges, des passions incompréhensibles. Ce train qui ouvrait l'itinéraire du roman, au fil d'une route cahoteuse et semée de perplexités, me portait au centre du labyrinthe dostoïevskien. Je perdais la trace des personnages, oubliant leurs prénoms et patronymes, et néanmoins je continuais, plus avant, plus creux. Mon phare tout aléatoire était Mychkine. Tout ce qu'il posait comme gestes était dépourvu de sens commun, mais, curieusement, sa résignation et ses silences finissaient par prendre consistance, par lever, par gonfler, et durcir. La mie de ce roman m'avait alors échappé (il en va encore un peu de la sorte...), mais ce que j'avais alors saisi était l'interrogation centrale que

propose toute littérature digne de ce nom. J'avais accédé à la satisfaction d'une question restée sans réponse, et face à laquelle il ne pouvait y avoir qu'une réaction possible, la marche obstinée vers l'avant. Le tâtonnement perpétuel dans la nuit des mots, trop nombreux et trop glissants. La création, j'eus le sentiment, était sûrement une lourde tâche, à laquelle on n'accédait paradoxalement qu'à reculons, avec révérence, l'œil fixement posé sur une question qui n'allait jamais recevoir de réponse satisfaisante. Lire et écrire se trouvaient sur la même voie, apparemment en sens contraire, mais devaient se croiser quelque part, en un point élusif mais nécessaire.

Et puisqu'on y est, disons-le, toute la question est là. Faut-il lire ou vivre, vivre ou écrire? Il me faut entrevoir l'écriture ou la lecture comme un renoncement, sans lequel toute l'entreprise perdrait son sens. Mais le renoncement implique également le voisinage immédiat et inévitable de la vie. Je revendique cet écartèlement dans lequel je vis, et sans lequel je ne pourrais vivre. L'exil permanent que m'impose la littérature est le seul pays que je puisse habiter, précisément parce qu'il est contradictoire et sans réponse. On n'y vit pourtant jamais seul. À chacun de mes cris répond l'écho d'un autre, à chacune de mes tristesses, la joie d'un compagnon. Si ce n'est pour ces furtifs moments de communion, en effet, pourquoi lire? Tout cela, il va sans dire, n'est guère démontrable, et ne peut être senti, en toute naïveté, qu'avec le cœur. Au plus intime, il nous est donné de percevoir la petite musique dont parlait Céline, cet unisson fragile qui est en vérité le salaire du silence et de la solitude.

Malgré tout, je veux être bien compris. La lecture ne saurait sauver, elle ne permet de s'arroger aucun droit, et nul privilège. Loin de moi l'idée de sacraliser l'idée même de littérature, ou de tout sacerdoce corollaire. L'écriture demeure, jusqu'à preuve du contraire, une jonglerie des mots et de l'affect, entre les mains tremblantes de l'intelli-

gence. Mais pour cette raison même, elle est un risque que traversent la souffrance de la création et du doute, ainsi que la peur de l'échec. Ce n'est pas parce qu'une armée de têtes brûlées utilisent à tort et à travers des notions fumeuses et dépourvues de sel qui ne servent qu'à leur autoglorification particulière — il faut quand même payer le prix de la modernité, et de la charlatanerie sous-jacente, cette prétention de parler à tous en son nom propre, alors que de plus en plus la parole littéraire n'a de sens et d'intérêt que pour celui qui la profère — qu'il faut jeter l'enfant avec l'eau du bain. Il demeure clair, en suivant les écrits d'Ortega y Gasset et de Canetti, que la masse dicte sa loi, commune sous tous rapports et aspects, et que la majorité des livres devront s'y soumettre, avec, par-dessus le marché, l'ironique destin de ne jamais être lus. Tout cela ne justifie pas cependant un appel général à la «démystification», comme celui que propose François Ricard dans *La Littérature contre elle-même*. L'ironique «regard du bas» est précisément ce qui fonde la très grande majorité des livres actuels, outre le fait qu'ils se prennent ou non majestueusement au sérieux. Je ne saurais, en toute honnêteté, exiger d'un Gracq, d'un Bonnefoy, d'un Cioran, d'un Handke, d'un Sabato ou d'un Frénaud, et a posteriori, d'une Yourcenar ou d'un Cortazar, d'entrevoir ou de saisir le monde par le bas. Ces écrivains au verbe haut, à défaut d'une meilleure expression, sont les derniers porteurs d'une fidélité à soi, au texte et à l'autre, qui n'a plus de pareil. En lisant, en écrivant, suivant Hölderlin, ces auteurs célèbrent le monde tel en un jour de fête. Participent-ils moins pour autant à la supercherie essentielle, à cette jonglerie qu'est la littérature? Bien sûr que non; même qu'à l'inverse, ils y participent d'autant plus qu'ils font accéder l'enlignage de mots au firmament de l'Art. Je préfère aux mystifications d'un Kundera interrogeant sa propre immortalité dans un texte du même nom mais qui en est dépourvu, aux fulgurances haletantes de nos négligeables modernes, et à l'ahu-

rissante flopée automnale et mort-née d'outre-mer, les patients et beaux mystères de mes fidèles et reclus auteurs.

Leur lecture m'impose, au creux de mon exil, une exigence que je ne saurais mieux traduire que dans les mots d'Yves Bonnefoy:

*Ruiner la face nue qui monte dans le marbre,
Marteler toute forme toute beauté.*

*Aimer la perfection parce qu'elle est le seuil,
Mais la nier sitôt connue, l'oublier morte,*

L'imperfection est la cime.

La lecture m'est le rappel constant de mon insignifiance, de mon imperfection et de ma condition de mortel, mais aussi le gage de la marche ininterrompue d'un texte permanent qui les réfute toutes, mot à mot, à chaque détour de phrase, avec application et entêtement, page par page, livre après livre.